

## LE MARQUIS DE MIRABEAU.

---

### LE PREMIER VOYAGE DE MIRABEAU A VERSAILLES.

(Lettre au bailli de Mirabeau, 1777.)

Ton neveu est trois jours par semaine à Versailles ; il n'usurpe rien et atteint tout, attrape les entrées partout. Au fond, puisque c'est un homme à qui l'action est nécessaire, il vaut mieux qu'il se démène là qu'ici. Tout le monde est son parent : les Guéméné, les Carignan, les Noailles et je ne sais combien d'autres, le portent ; il étonne ceux-là même qui ont rôti le balai à Versailles. Ils le trouvent tous fou comme un jeune braque. Mme de Durfort dit qu'il démonterait la dignité de toutes les cours nées et à naître ; mais ils trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile de sa part. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il y vive, et qu'il y fasse, comme les autres, le métier d'arracher ou dérober sa substance au roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue, de patiner sur les glaces de la faveur ; mais il faut, pour mon but même, qu'il voie ce dont il s'agit ; et du reste, quand on me dit pourquoi moi, qui n'ai jamais voulu m'enversailer, je l'y laisse aller si jeune, je réponds qu'il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagar dont le nid fut entre quatre tourelles ; que là il n'extravaguera qu'en bonne compagnie, soi-disant ; sitôt que je le trouve à droite, il a son droit. Qu'au reste, comme depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci qui, je le promets, ne descendra pas le nom.

---



Le premier voyage de Mirabeau à Versailles. (LE MARQUIS DE MIRABEAU.)

## LE MARQUIS DE MIRABEAU

### LE PREMIER VOYAGE DE MIRABEAU A VERSAILLES

Le 10 mai 1777.

Mon neveu est trois jours par semaine à Versailles : il n'arrive  
pas et n'attend tout, attrape les entrées partout. Au fond, puisque  
c'est un homme à qui l'ambition est nécessaire, il vaut mieux qu'il se  
débarrasse là qu'ici. Tout le monde est son parent : les Guémées,  
les Chagnan, les Nouilles et je ne sais combien d'autres, le portent, il  
se vante avec le même qui ont été le balai à Versailles. Ils le trouvent  
tout frais comme un jeune braque. Mme de Durfort dit qu'il dé-  
daignerait la dignité de toutes les cours nees et à maître; mais ils  
trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile  
de sa part. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il y vive, et qu'il y fasse,  
comme les autres, le métier d'arracher ou dérober sa substance au  
roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue, de patiner sur les  
glaces de la faveur; mais il faut, pour mon but même, qu'il voie  
ce dont il s'agit; et du reste, quand on me dit pourquoi moi, qui  
n'ai jamais voulu m'enverser, je l'y laisse aller si jeune, je ré-  
ponds qu'il est bâti d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont  
le nid fut entre quatre tourelles; que là il n'extravaguera qu'en  
bonne compagnie, soi-disant; sitôt que je le trouve à droite, il a  
son droit. Qu'au reste, comme depuis cinq cents ans on a toujours  
souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres,  
on souffrira encore celui-ci qui, je le promets, ne descendra pas le  
nom.



Le premier voyage de Mirabeau à Versailles. (LE MARQUIS DE MIRABEAU.)

## MIRABEAU.

---

### MIRABEAU COL D'ARGENT.

Ce fut au pont de Cassano que mon grand-père fit violence à un de ses meilleurs amis pour le précéder au passage et courir avant lui au danger. Il conduisait la brigade de son régiment. Le marquis de Chaumont commandait la brigade d'Auvergne. Ils arrivèrent tous les deux à la fois au débouché du pont. Chaumont prétendit passer, sa brigade étant plus ancienne. Mon grand-père mit le pistolet à la main, et passa. Il en parlait depuis avec d'autant plus de regret, qu'ils ne se virent plus. Comme tout le monde fut tué ou pris à ce choc, le marquis de Chaumont ayant été blessé mortellement, demanda où était son ami Mirabeau. On lui dit qu'il avait été tué; il s'enveloppa dans son manteau, et mourut....

Mon grand-père ne pouvait rompre le pont, puisque c'eût été mettre ses troupes à la boucherie, et avertir l'ennemi, qui voyait tout, du lieu où il pouvait arriver en force. Il se contenta de faire jeter des fagots et des branchages sur le pont, comme s'il était rompu. Puis il fait mettre ventre à terre à sa brigade, et, selon son usage, il se tient sur le revers, à examiner la manœuvre de l'ennemi, à travers une grêle effroyable de coups de fusil presque à bout portant.

L'ennemi crut longtemps le pont rompu; mais enfin un aide de camp du comte de Linange vint vérifier le fait; et, quoique mortellement blessé, il eut encore le temps de rapporter à l'ennemi que le pont était entier. Aussitôt, comme le prince Eugène avait trois fois plus de troupes que son terrain n'en pouvait utilement occuper, ce général habile, sans dégarnir ses lignes d'infanterie dont le feu balayait la plaine, fait attaquer par une forte colonne les moulins,

débouche le pont, et perçant ainsi dans la plaine, par notre centre, il partage notre petite armée.

Mon grand-père avait prévu cette manœuvre.

Il ne fait point, comme il est arrivé depuis à Malplaquet, à Fontenoy, etc., la faute de se présenter en bataille devant une colonne dont le poids emporte tout. Il les laisse pénétrer en avant, emportés par la fougue, et poussés par ceux qui les suivent; quand il les voit bien engagés, il fait lever sa troupe, et, marchant lui-même à la tête, en colonne sur la droite, il prend les ennemis en flanc, les partage, les culbute, et les poursuit jusqu'au delà du pont, qu'il leur fait repasser avec beaucoup de désordre et de vitesse. Les choses remises en leur état, il reprend son poste, et redonne le même abri à sa troupe qui, ayant fait toute cette manœuvre sous le feu terrible et assuré des doubles lignes de l'ennemi, avait considérablement perdu. M. de Vendôme, arrivant à toute bride à l'attaque, la trouva déjà finie, toute la ligne ventre à terre, et le colosse debout! Il lui ordonna alors de faire comme les autres, et de ne se faire tuer qu'au moment de la retraite. Son serviteur fidèle lui cria: « Jamais ne m'expose qu'au besoin; je suis nécessaire ici; mais vous, monseigneur, vous n'y devez pas être. Je vous répons du poste, ôtez-vous de là ou je vous l'abandonne. » Le prince alors lui ordonne, de la part du Roi, de descendre. « Allez vous faire.... vous et le Roi; je suis à ma besogne, allez faire la vôtre. » Le bon et généreux prince céda; et en effet la place n'était pas tenable.

Un peu après, mon grand-père eut le bras droit cassé. L'âme de cet homme rare n'en fut point ébranlée. Il fit d'un mouchoir une sorte d'écharpe dans laquelle il mit son bras, et il tint à son poste, car il se préparait une nouvelle attaque. Le moment arrivé, il prend une hache de son bras gauche, et recommençant la même manœuvre, il défait l'ennemi, il lui fait repasser le pont.

C'était là que la fortune l'attendait. Au moment où il arrêta et ralliait sa troupe, il reçut un coup de fusil qui lui coupa les nerfs et la veine jugulaire. Il tomba sur le pont même, et sa brigade se dissipa. M. de Montolieu, son parent, fut blessé à côté de lui. Il épuisa sa chemise et celles de quelques autres pour étancher son sang; mais ce généreux homme perdit connaissance. Un vieux sergent nommé Laprairie pria le garçon major du régiment, nommé Gandin, gas-

con, officier de fortune, et qui devait tout à son colonel, de l'aider à l'ôter de dessus le pont. Cet officier refusa, disant qu'il était mort; aussi quand on sut que le prince Eugène le renvoyait, le sieur Gandin n'osa plus reparaitre.

Mon grand-père servit donc de marchepied à la foule des ennemis qui s'empressèrent à profiter du désordre. La cavalerie passa en grande hâte, à la suite de l'infanterie. Qui eût dit alors que notre race renaîtrait de ce malheureux corps ainsi abandonné? Heureusement le bon Laprairie lui jeta une marmite sur la tête, encore fut-elle étrangement fracassée.

M. de Vendôme voyant sa ligne rompue, les ennemis se formant dans la plaine, et par conséquent le pont emporté, s'écria: « Ah! Mirabeau est mort! » éloge à jamais mémorable que nous ne devons point oublier! Il prit aussitôt son parti en héros.... Nos bataillons étaient péle-mêle; mais ils formaient encore une ligne inébranlable; il se met gaiement à leur tête, repasse le pont, et là, leur fait apercevoir qu'en se jetant dans les maisons, et en les crénelant, on prendrait les ennemis en flanc, et on les fatiguerait d'un feu très-incommode. Aussitôt il fut obéi avec ardeur; on vit en un instant les maisons en feu, et le prince Eugène ayant été blessé, donna l'exemple de la retraite....

Il manqua trente-deux officiers tués ou blessés dans les deux bataillons du régiment de mon grand-père; quant à lui, heureusement, selon le mode du temps et son usage personnel, il avait ce jour-là un très-bel habit qui le fit remarquer parmi les morts. On le dépouilla, comme de droit, mais les ennemis lui trouvèrent quelque signe de vie et l'emportèrent à leur quartier général, puis le jetèrent encore une fois parmi les morts. Il ne devait pas mourir. Villevieille, officier de son régiment, prisonnier, et qui était particulièrement attaché à son colonel, crut le reconnaître, lava le sang et la boue qui le défiguraient, et le reconnut. Il lui restait encore quelque signe de vie, et le fidèle ami fit avertir le prince Eugène. Celui-ci avait connu mon grand-père dans sa jeunesse. Comme il sut qu'il y avait une opération urgente à lui faire, et comme, en ce temps-là, il était défendu aux chirurgiens des troupes allemandes d'en faire aucune, il le renvoya aussitôt, sans exiger de rançon....

C'est ici que commença la carrière de douleur que parcourut pendant tout le reste de sa vie un homme jusque-là si fort, et de sa nature si impatient. Dumoulin, depuis le plus célèbre médecin de Paris, était alors celui de l'armée. Il lui fit faire une opération que toute la chirurgie de l'Europe regarda et a regardée depuis comme un phénomène. Le terrible coup de mousquet avait, comme j'ai déjà dit, coupé les nerfs et les veines jugulaires. Des caillots de sang qui s'étaient formés avaient arrêté l'hémorragie entière; mais ce corps étranger ne pouvait subsister sans putréfaction; il fallut donc, pour ainsi dire, couper la gorge et insérer des tentes<sup>1</sup> au dedans du vaisseau, pour voir si la nature ferait un miracle, et se recoudrait elle-même. Mon grand-père qui avait alors encore tout son sang-froid plaisantait à sa manière; les chirurgiens se crurent obligés de lui dire que si le sang venait au moment où l'on retirerait la tente, il serait étouffé; et que sur dix mille, l'apparence n'était pas qu'il en pût échapper un seul. Il se moqua d'eux, fit un testament militaire, et remplit ses devoirs de chrétien, demandant au prêtre s'il trouvait quelque petite adjonction à faire à sa pénitence. Il a depuis, néanmoins, avoué à sa femme que, quand il fallut lever cette fatale tente, il regarda attentivement les chirurgiens, et que leur voyant un air satisfait, il fut bien aise aussi. Il lui restait cependant une cruelle tâche à remplir, car tous les nerfs étaient attaqués, raccourcis, les os moulus.... Enfin il fut en tel état qu'on le crut mort, que l'on donna son régiment à M. de Narbonne, son lieutenant-colonel, que les gazettes l'annoncèrent et que sa famille en porta le deuil.

Il ne fut plus question pour lui alors que de rentrer en France.... Il fallut le transporter à bras d'homme et dans un brancard qui existe encore à Mirabeau. On juge dans quel état pouvait être un homme naturellement impatient, impérieux, volontaire, qui, par conséquent, ne pouvait être gouverné, qui ne dormait plus et qui souffrait des douleurs inouïes.... Les eaux de Barèges, nouvellement découvertes alors, le remirent sur pied; et comme son courage fut entier jusqu'au bout, et que, selon l'urbanité noble et imposante qui régnait alors, on gardait ses incommodités pour l'intérieur de

1. *Tente*, petit rouleau de charpie qu'on met dans les plaies.

sa domesticité, il reprit toute sa bonne mine. Cependant, il resta privé de l'usage du bras droit; mais il s'était fait une parure d'une grande écharpe noire, qui soutenait ce membre fracassé. En outre, il fut obligé de porter le reste de sa vie un collier d'argent pour soutenir sa tête....

Notre aïeul mourut le 27 mai 1737, dans sa soixante-onzième année, également aimé et respecté de sa famille, révérend de ses compatriotes, estimé et honoré partout où son nom fut connu; sa mort fit événement dans sa patrie, comme une perte publique. Cependant, il n'avait ni charge, ni emploi, ni autorité, ni aucun autre crédit que celui qu'il devait à sa considération personnelle; et ses qualités dominantes n'étaient pas sans plusieurs de ces défauts qui effarouchent les hommes. Ses vassaux le craignaient, ses valets le redoutaient, tous portaient autour de lui un air de crainte qu'impose un maître absolu, et tous le regrettèrent, tous le pleurèrent. Quelle est la cause de cette apparente singularité? Serait-ce que l'homme veut être dominé, pourvu, d'ailleurs, qu'en cas d'oppression il sache où trouver son refuge? Tout cela pouvait être pour ses commensaux; mais ceux qui ne lui devaient rien? mais le public? mais la province? Je vois ce que c'est :

Cet homme mérita beaucoup, et n'obtint rien. Usé de services, criblé de blessures, chargé d'honneur et de réputation, toujours désintéressé, noble et juste, il n'eut aucune récompense, ni grades, ni emplois, ni pensions. Il ne fut sur le chemin de personne. On lui rendit après lui en hommages ce qu'il eût dû avoir de son vivant en récompenses. On pardonna à ses défauts; on ne vit que ses vertus et son mérite. Il faut opter en ce monde; l'estime ou la fortune. Tous les hommes sont tels que ce peuple original qu'on a désigné sous le nom de gascon; on ne saurait avoir à la fois leur argent et leur amitié.